

Le faucheur

Autor(en): **Chatelan-Roulet, Louise**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 25

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221115>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

DIVERTISSEMENT MODERNE

NOUT de même, nous sommes un peu plus sérieux. Petit est notre pays, petit notre peuple, mais nous avons, en général, conscience de notre dignité nationale et de citoyen.

Oh ! certes, il ne faut pas tirer vanité de ses qualités... quand on en a, mais nous pouvons affirmer, croyons-nous, qu'on ne verrait pas ici certaines choses qui se passent non loin de nos frontières.

Un vent de cabotinage paraît souffler sur le monde, et cela dans tous les domaines, même dans les plus sérieux, qui devraient, semble-t-il, être tout à fait à l'abri de pareille éventualité.

Nous ne parlerons pas du cabotinage soviétique, cabotinage macabre, qui ne se complait que dans le sang, les larmes et les ruines. Il vient encore de soulever de justes réprobations dans le monde civilisé, par des actes officiels qui ne sont pas autre chose que des crimes, de vulgaires crimes. Le jour viendra bien de la revanche de la civilisation sur la barbarie. Cette dernière a fait son temps ; elle doit disparaître et, quelque puissants soient-ils, ses lugubres pontifes devront capituler. La barbarie sera tuée par ses propres excès.

Mais que dites-vous de ce qui s'est passé, ces jours derniers, dans la plus grande ville d'un pays voisin, qui, à juste titre à bien des égards, est considérée comme la capitale intellectuelle du monde ?

Un tribunal, à tort ou à raison, a rendu un jugement condamnant l'inculpé à une peine d'emprisonnement. Ce jugement est-il juste, est-il fondé ? Nous n'avons pas à discuter la chose. Confirmé par l'autorité judiciaire de dernière instance, il devenait exécutoire et le condamné n'avait qu'à s'incliner, quitte à engager, par la voie légale, une nouvelle action judiciaire pour se faire rendre justice s'il estime avoir été injustement frappé. Voilà, semble-t-il, comment doit agir tout citoyen respectueux des lois, de l'ordre et de l'intérêt bien compris de son pays.

Eh ! bien non, on résiste à la loi et, dans le seul dessein de faire du « battage », du bruit, on organise toute une comédie, comédie burlesque, qui aurait pu tourner au drame si la réflexion et la raison n'étaient intervenues. Intervention un peu tardive, sans doute, mais mieux vaut tard que jamais.

Il n'en demeure pas moins que cette arlequinade, dont on ne pouvait prévoir l'issue, a provoqué la mobilisation de grandes forces de police et même des... pompiers. Peut-être bien, y eut-il aussi excès de zèle de ce côté-là, dans le naïf désir « d'épater » le bourgeois ?

Enfin, tout s'est bien terminé, à la façon d'un vaudeville. Il n'y a pas eu effusion de sang.

X.

La Patrie Suisse. — Quarante et quelques belles illustrations, très variées, dont une quinzaine de superbes portraits: des gravures d'actualités et sportives ; des reproductions d'œuvres d'art célèbres: voilà ce que nous apporte le fascicule du 8 juin (No 891) de la « Patrie Suisse ». Louise-Catherine Breslau, MM. Hans Schröter et Edouard Spillmann, les nouveaux présidents des Grands Conseils du Valais et de Neuchâtel, les tireurs de l'équipe suisse au concours international de Rome: voilà pour les portraits. Les estrades en construction et d'artistiques groupes de la prochaine Fête des Vignerons, le tir cantonal fribourgeois à Romont, la conférence internationale du Travail, les remaniements parcellaires, les dernières épreuves de foot-ball, de motocyclettes, d'aviron: voilà pour les actualités. Le portrait de L.-C. Breslau, peint par elle-même, en 1921, les « Amies » de la même artiste, Thomas Gainsborough et son célèbre portrait de Mrs Siddons, Alphonse d'Este, par le Titien: voilà pour l'art. Une page pleine d'humour d'Evert van Muyden déridera les plus moroses.

W. B.

Au théâtre. — Schutz. — C'est déjà commencé ? L'ouvreuse. — Oui ! il y a le premier acte de joué. Schutz. — Il est amusant ? L'ouvreuse. — Heu !... Les avis sont partagés. Schutz. — Ah !

L'ouvreuse. — Oui... Les uns disent que c'est stupide... et les autres que c'est idiot...

L'HABITUDE EST UNE SECONDE NATURE

DANS un de nos plus beaux villages du canton, réputé par la cordialité de ses habitants, la qualité de son territoire et le pétillant des vins qui y mûrissent, quand c'est le cas, vivait Pierre Frezet. C'était un paysan cossu, qui le savait et qui avait souci de son importance. Il avait à son service Jacques Berdolu. Pierre avait embauché Jacques alors qu'il sortait de l'école de recrues en qualité de dragon, naturellement, et que Jacques, élevé par sa commune, venait de faire sa première communion.

Au moment où l'histoire qui va suivre se passait, ils avaient cent ans entre les deux.

Un après-midi d'automne, Pierre dit à Jacques :

— Allons repasser quatre sacs de froment, je veux aller au marché à Lausanne demain.

Une fois le travail fini, la botte de foin et la musette bien attachés sur le char à ridelles, Jacques dit à son patron :

— C'est moi qui veux aller au marché demain !

— Tu veux aller au marché, toi ?

— Bien sûr !

— Et moi, alors ?

— Tu resteras à la maison, ce n'est pas le travail qui manque !

— Comment comprends-tu les affaires, c'est-y moi le patron ou toi ?

— Pour le patron, on peut bien dire que tu es le patron, mais ce n'est pas une raison, c'est moi qui irai au marché à Lausanne demain.

— Quand même, elle est forte, celle-là ! La première année que tu étais chez moi, tu disais : vos vaches, la deuxième année : nos vaches, et depuis la troisième année : mes vaches. A présent tu voudrais encore aller au marché, oh, oh, attends-te voir, m'nami !

Et c'est Pierre qui s'y rendit, le lendemain !

Depuis ce jour, la bonne entente qui avait régné entre nos deux compères n'exista plus et ce n'était pas rare qu'on se rognassât pour des riens. Pierre était devenu maussade et Jacques bougon.

Un beau jour Jacques dit à Pierre : je veux f... mon camp de chez toi !

Et Pierre de répondre : eh bien, f... le camp, il y a trente ans que tu m'encoules par là !

Jacques ne s'attendait pas à une décision aussi catégorique, et, c'est en traînant les pieds qu'il monta dans sa chambre. Il réfléchit un moment, bourra sa pipe et, penaud, s'en alla, pas bien loin : jusqu'à l'auberge.

Pierre, qui était aussi embêté que son valet, éprouva aussi le besoin d'aller se dessécher le gottroset au même endroit. Il y trouva Jacques, mais ne fit pas mine de le connaître. Jacques fit de même et se plongeait furieusement dans la lecture de la *Revue*.

Au bout d'un moment, Pierre, qui s'était retourné de droite et de gauche pour se donner une contenance, ne put s'empêcher de dire à Jacques :

— Pourquoi as-tu f... le camp de chez moi ?

— Parce que j'ai eu faim.

— Comment, tu oses dire des menteries pareilles, cottien, menteur, crouille langue, et quand as-tu z'eu faim chez moi ?

— Entre onze heures et midi !

Ils partirent ensemble d'un bel éclat de rire, et tout se finit comme ça devait : bien ! On but « un pair » de demis, on rentra à la maison bras-dessus, bras-dessous en chantant « Petite fleur », et les temps qui suivirent ne firent que cimenter l'amitié qui liait un bon patron et un bon employé.

Pierre ne prit plus ombrage des manies de Jacques, reconnaissant qu'il était de ce qu'il disait encore des fois, « mes gamins » en parlant de ses enfants, mais qu'il n'avait jamais dit « ma femme » en parlant de son épouse !...

Chamot.

Le succès. — L'ami. — C'est ton premier livre ? Et on le vend, ce livre ?

Michel. — On le vend, oui... Je ne sais pas si on l'achète, mais on le vend...

LE FAUCHEUR

*Le ciel serein nous annonce un beau jour
Dans l'air frais du matin, tout chante et rit
Et les grands prés où les foins ont mûri
Bientôt seront privés de leurs atours !*

*Prenons la faux, la faux agile
Qui dans nos mains sera docile !
Pour l'aiguiser au tout plus fin,
Plaçons molette en son coffre !*

*Les bras durcis et les jarrets tendus,
Tous à la file, attaquons nos andains,
Et que la faux s'élançe avec entrain
Pour ne laisser que le pré bien tondu !*

*L'orbe d'or du soleil s'incline
Et luit déjà sur la colline !...
Glisse, ma faux, sans l'abîmer
Dans le foin mûr et parfumé !*

*Toujours vaillants et le cœur bien dispos,
Dans l'air de juin aux troublantes senteurs,
Accomplissons joyeux notre labeur*

En échangeant de gais et francs propos !

*Tel un coursier, sans nulle trêve,
La faux s'abaisse et se relève,
Traçant un arc avec ampleur
Dans la toison des prés en fleurs !*

Louise Chatelan-Roulet.

ROIS DU TIR



ROUOIQUE nous n'ayons pris ni de près ni de loin aucune part aux événements qui se déroulèrent sur la place d'Altor: une certaine après-midi lugubre d'automne, alors que Guillaume Tell, le chasseur intrépide, refusa fièrement de s'incliner devant l'emblème de la domination étrangère en saluant le chapeau de Gessler et ne trembla point en épaulant l'arbalète qui devait abattre la pomme sur la tête de son enfant chéri, nous autres Vaudois considérons néanmoins comme une partie de notre patrimoine légitime le culte de cet acte héroïque qui fut, dit-on, le point de départ de la fondation de notre Confédération helvétique. Nous nous croyons d'autant plus autorisés à nous pré-tendre des fils de Tell qu'en admirant son œuvre de générations en générations, son esprit si martial a fini par entrer dans nos mœurs. Comme lui, nous apprécions la liberté, nous abhorrons la tyrannie et sans relâche nous nous exerçons l'œil et la main dans le maniement des armes. C'est à ce titre que le *Conteur* se doit de saluer chaleureusement avec la presse de la Suisse entière la nouvelle victoire remportée par nos tireurs au match international de Rome. Le succès obtenu est d'autant plus méritoire qu'il n'entre dans cette supériorité, derechef si hautement affirmée, aucune considération tenant du hasard ou dépendant d'un esprit d'aventure, ainsi que cela se rencontre si fréquemment dans les exploits sportifs des temps modernes. Dans cette maîtrise, tout est calcul, depuis le calme intérieur jusqu'à la sûreté de la main et la précision mathématique du regard. C'est pourquoi nos tireurs ne sont pas seulement des as, mais aussi des aigles aux yeux perçants. Les noms de Hartmann, Zimmermann, Lienhard, Pelli et Kuchen, brilleront désormais d'un éclat particulier dans les annales des tireurs suisses. Cinq hommes ont montré à l'étranger, dans cette Rome des Césars, si riche en souvenirs et en symboles, ce que l'énergie persévérante, l'éducation méthodique et la foi en sa destinée peuvent accomplir au sein d'un peuple petit par le nombre de ses citoyens, la pauvreté de ses ressources et l'étendue de son territoire, mais grand par l'esprit qui l'anime. Nous n'avons en ce jour qu'un souhait, c'est de voir aussi une fois un Vaudois né ici, assez maître de soi, de sa main, de son œil et de ses sens, se ranger parmi ceux à qui incombe l'honneur de représenter la Suisse dans les joutes internationales de tir. Ce Vaudois est-il né ? Et son heure approche-t-elle ? S'il est encore à naître, que nos tireurs se le disent et se dépêchent d'y remédier !

Aimé Schabzigre.

L'acteur. — Voilà un homme qui, depuis dix ans, ne dit que du mal de moi dans tous les journaux, et qui aujourd'hui me fait un article admirable ! Décidément, on ne peut compter sur personne.